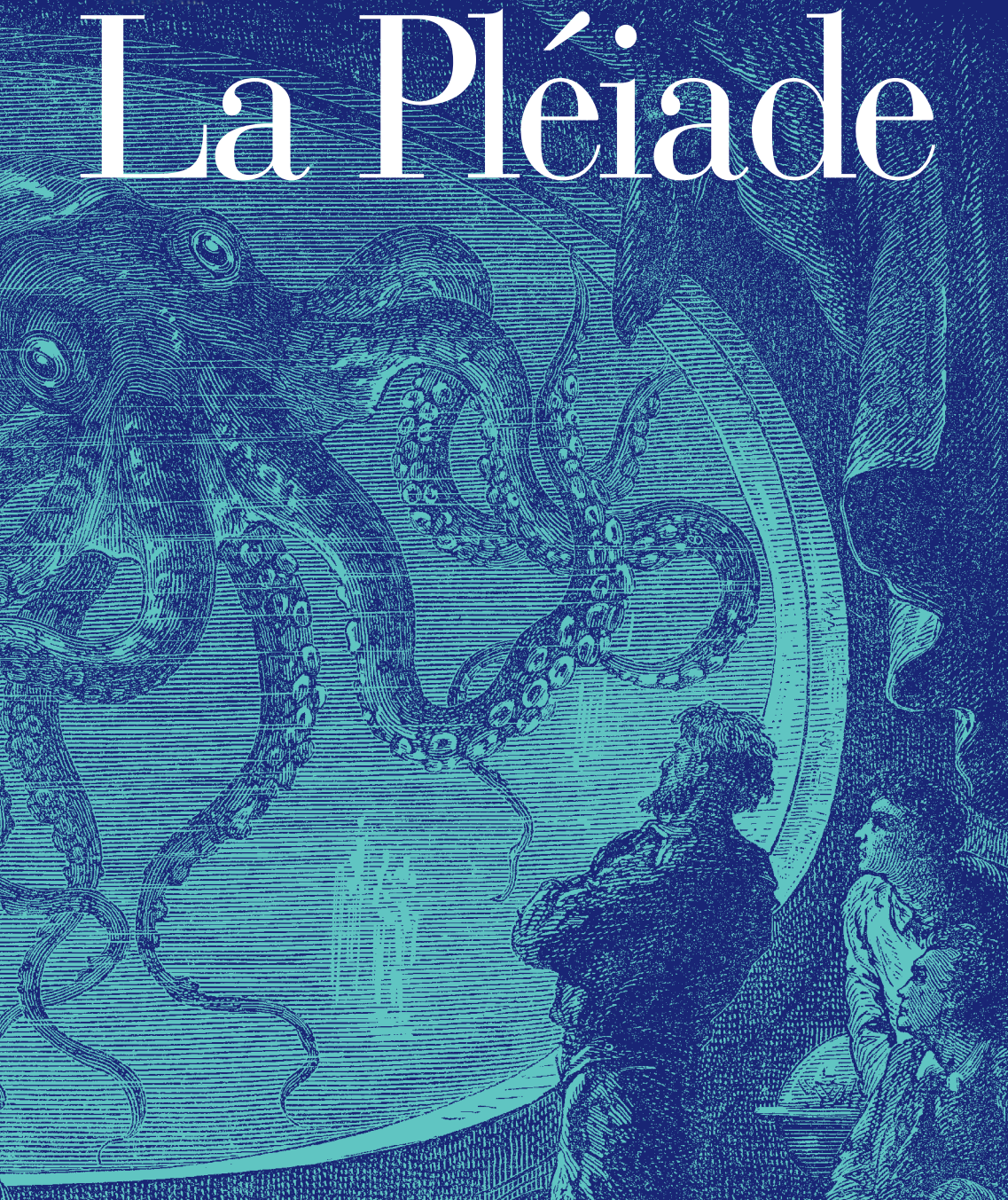


n° 48

Mai 2012

La lettre de

La Pleïade



Éditions Gallimard
5, rue Gaston-Gallimard
75007 Paris
• La Lettre de la Pléiade n° 48,
mai 2012.

Cette Lettre comprend
les programmes des livres
paraissant en mai,
sous réserve de modification
de dernière heure.
Les indications de pagination
et de prix ne sont pas
contractuelles.

Achevé d'imprimer en 2012
par La Compo Photo
N° d'impression : 2012.05.003
Dépôt légal : Mai 2012.

Illustrations.

Couverture : *Vingt mille lieues
sous les mers*. Dessin d'Adolphe de
Neuville gravé par Hildibrand,
édition in-8° de 1871.

Page 2 et 12 : Jules Verne, frontispice
de *L'Île mystérieuse*, édition in-8° de 1875.

Page 7 : F. Scott Fitzgerald. DR.

Page 10-11 : Frontispice
de l'édition originale in-8°
des *Enfants du capitaine Grant*
(Hetzl, 1868), et page de grand titre
de la même édition.

Page 13 : *Le Sphinx des glaces*,
édition in-8° de 1897, gravure
de George Roux.

Page 14-15 : Frontispice
de l'édition originale in-8°
de *L'Île mystérieuse*, et page de grand titre
de la même édition (Hetzl, 1875).



Sommaire

Le site internet de la Pléiade

4

- Échos de la vie littéraire au xx^e siècle
- Votre bibliothèque personnelle en ligne

Avant-première

6

- F. Scott Fitzgerald,
Échos de l'âge du jazz

Parmi les nouveautés

10

- Jules Verne
- François Angelier, *Album Jules Verne*

Si la Pléiade peut publier Verne aujourd'hui, c'est parce qu'elle a publié Sade en 1990. C'est Jean-Luc Steinmetz qui le dit, ou presque, dans son Introduction, pour le plaisir de relever la « belle ironie des choses ». Quitte à l'accentuer un peu, cette ironie. Car enfin, au lieu de Sade, il aurait pu citer *La Fontaine* (1991) ou *Andersen* (1992) : c'est d'illustrations qu'il s'agit.

L'expérience qu'ont acquise les imprimeurs de la Pléiade en reproduisant sur papier bible les gravures « libres » des romans de Sade a facilité, c'est évident, la reprise des gravures « Hetzel » sur le même papier fin. Mais soyons clairs : Steinmetz ne regarde pas du même œil le faux tigre de *Juliette* et le vrai poulpe de *Vingt mille lieues sous les mers*. Plus subtilement, il invite le lecteur à réfléchir au lien qui noue texte et images.

Au reste, il n'est pas le premier à rapprocher Verne et Sade. Sur ce terrain inattendu Julien Gracq l'a précédé qui, dans *En lisant en écrivant* (1980), compare la réévaluation de l'œuvre de Verne à la « réintégration de Sade dans la littérature du XVIII^e » : longtemps impensables, ces deux « promotions » sont désormais acquises à ses yeux. Avec Sade au XVIII^e, Verne au XIX^e et, ajoute-t-il, Simenon au XX^e, les limites du roman « noble » se sont élargies, par les marges.

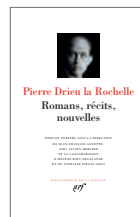
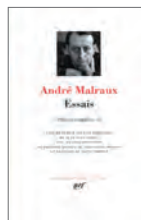
En nommant ces écrivains, Gracq n'entendait pas signifier que tout se vaut. Il prenait acte, en géographe — et avec quelle sensibilité ! —, des secousses qui modifient sans cesse le paysage littéraire... et qui ont parfois des conséquences éditoriales. Voici que le mont Jules Verne rejoint dans la Pléiade les « sommets neigeux » du XIX^e. On laissera à d'autres le soin de comparer les altitudes respectives, pour se réjouir de retrouver, texte et images magiquement liés, celui qui fut souvent notre premier *éveilleur* — « mon primitif à moi », disait Gracq.

Échos de la vie littéraire au xx^e siècle

Le site de la Pléiade vous proposera bientôt sous cette rubrique cent petits textes—un par année—consacrés à la vie des livres et des écrivains, en France, au xx^e siècle. Ces textes ont été publiés pour la première fois dans les Agendas de la Pléiade entre 2002 et 2011. Les événements qu'ils mettent en lumière ont certes été choisis en fonction de leur importance, immédiate ou différée, mais aussi, mais surtout, pour le plaisir d'évoquer un livre ou un auteur attachant. Leur republication simultanée ne forme donc pas une histoire littéraire du xx^e siècle en cent chapitres: tout au plus une promenade en cent étapes, arbitraires et facultatives.

À lire sur www.la-pleiade.fr

- 1906 Claudel, *Partage de Midi*
- 1909 La fondation de *La NRF*
- 1913 Proust, *Du côté de chez Swann*
- 1918 Apollinaire, *Calligrammes*
- 1924 Breton, *Manifeste du surréalisme*
- 1926 Bernanos, *Sous le soleil de Satan*
- 1932 Céline, *Voyage au bout de la nuit*
- 1938 Sartre, *La Nausée*
- 1941 Lévi-Strauss et Breton quittent la France
- 1947 Queneau, *Exercices de style*
- 1950 Duras, *Un barrage contre le Pacifique*
- 1951 Julien Gracq, *Le Rivage des Syrtes*
- 1960 Claude Simon, *La Route des Flandres*
- 1966 Jean Genet, *Les Paravents à l'Odéon*
- 1976 Malraux, *Le Miroir des limbes*
- 1978 Georges Perec, *La Vie mode d'emploi*
- 1983 Nathalie Sarraute, *Enfance*
- 1991 Duras, *L'Amant de la Chine du Nord*



«Aragon est mort depuis quatre ans quand paraît chez Gallimard, en un fort volume de la collection Blanche, *La Défense de l'infini*. C'est un livre inventé (au sens étymologique, bien sûr) par son éditeur, Édouard Ruiz, un titre fantôme dans la bibliographie

d'Aragon, le splendide reliquat d'un roman que l'on croyait perdu, entièrement.

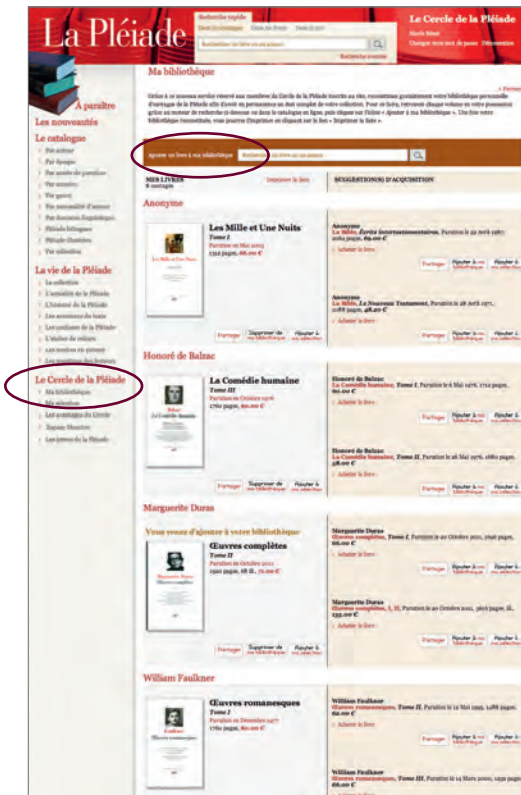
Entre 1923 et 1927, Aragon travaille à un énorme manuscrit, qui à l'en croire compte plus de 1 500 feuillets. "J'étais presque assuré d'avoir réinventé le roman", dira-t-il en 1964. [...] »

1986: Aragon, *La Défense de l'infini* (extrait).

Votre bibliothèque personnelle en ligne

Depuis avril 2012, le site de la Pléiade vous propose deux nouveaux services, réservés aux membres du Cercle inscrits au site*.

Avec «Ma bibliothèque», vous pouvez désormais reconstituer votre bibliothèque personnelle en ligne et avoir ainsi un état permanent de votre collection. Pour ce faire, rendez-vous dans l'espace Le Cercle de la Pléiade/Ma bibliothèque, retrouvez chaque volume en votre possession grâce au moteur de recherche prévu à cet effet ou dans le catalogue en ligne, puis cliquez sur l'icône «Ajouter à ma bibliothèque». Une fois votre bibliothèque reconstituée, vous pourrez en imprimer la liste en cliquant sur le lien «Imprimer la liste».



Découvrez également le service «Ma sélection». Il vous permet de constituer la liste des ouvrages que vous souhaitez acquérir et d'imprimer celle-ci avant de quitter le site de la Pléiade.

*Pour bénéficier de ces services en ligne, il faut non seulement être membre du Cercle de la Pléiade, mais aussi être inscrit au site de la Pléiade. Pour vous inscrire, veuillez remplir le formulaire d'inscription accessible en haut à droite du site (lien «Devenir membre») ou en saisissant directement cette adresse: <http://www.la-pleiade.fr/user/register>

F. Scott Fitzgerald, *Échos de l'âge du jazz*

Au sommaire de l'édition des œuvres de Fitzgerald à paraître en septembre sous la direction de Philippe Jaworski figureront notamment une quinzaine de « récits ». Il s'agit d'écrits de caractère autobiographique, des « essais personnels » généralement rédigés à la première personne et que Scott publiait dans la presse. Aucune de ses tentatives de les réunir en recueil n'aboutit avant sa mort.

Echoes of the Jazz Age, dont nous prépublions ici un extrait dans la traduction inédite de Marc Chénétier, parut dans *Scribner's Magazine* en novembre 1931. Comme le souligne Philippe Jaworski, Scott livre là une chronique impressionniste de la décennie (1919-1929) qui l'a fait connaître, à laquelle son nom et son œuvre restent attachés et qui, commencée comme une fête, s'est dégradée en névrose et en crise de violence, avant de sombrer dans la vulgarité.

Il est trop tôt pour écrire sur l'Âge du Jazz avec la perspective nécessaire et sans se voir suspecter d'artériosclérose précoce. De nombreuses personnes sont encore prises de violents haut-le-cœur dès qu'elles tombent sur l'une des expressions qui le caractérisent, expressions qui, depuis, l'ont cédé en couleur aux néologismes du milieu. Il est aussi mort que la « Décennie jaune » des années 90 était morte en 1902. Pourtant, l'auteur de cet article se retourne déjà vers lui avec nostalgie. Car cet âge l'a fait connaître, l'a flatté et lui a rapporté plus d'argent qu'il

eût jamais rêvé d'en avoir, simplement pour avoir dit aux gens qu'il éprouvait les mêmes sentiments qu'eux, qu'il fallait faire quelque chose de toute cette énergie nerveuse accumulée sans dépense pendant la guerre. [...]

Ce fut un âge riche en miracles, un âge tourné vers les arts, un âge d'excès ; un âge satirique. Un individu pompeux et suffisant, à qui l'aiguillon du chantage donnait l'apparence de la vie, était installé sur le trône des États-Unis ; un jeune homme fort élégant s'empressa de nous rendre visite pour représenter le trône d'Angleterre. Une mul-

titude de jeunes filles étaient en adoration devant le jeune Anglais; le vieil Américain grognait dans son sommeil en attendant que son épouse l'empoisonne, sur le conseil de la Dame Raspoutine qui prenait alors en dernier ressort toute décision touchant nos affaires nationales. Mais hormis ces quelques exceptions, nous pouvions enfin faire ce que bon nous semblait. Les Américains se commandant à Londres des costumes à la grosse, les tailleurs de Bond Street furent évidemment contraints d'adapter leur coupe à la longueur de taille et à l'ampleur souhaitée par les Américains. Quelque chose de subtil parvint jusqu'en Amérique, l'élégance masculine. À la Renaissance, François I^{er} s'était inspiré de Florence pour sa ligne de jambe. L'Angleterre du xvii^e siècle singea la cour de France, et il y a cinquante ans un officier de la Garde allemande achetait ses tenues civiles à Londres. Des vêtements de gentleman, symboles du « pouvoir qu'un homme doit détenir et qui se transmet d'une race à l'autre ».

Nous étions la plus puissante des nations. Qui aurait bien pu à présent nous dicter ce qui était à la mode et ce qu'il était amusant de porter? Isolés pendant la guerre en Europe, nous nous étions mis à passer au peigne fin un Sud et un Ouest inconnus pour y dénicher coutumes et passe-temps; il s'en trouvait encore à portée de main.

La première révélation sociale fit sensation au-delà de ce qu'aurait pu justifier sa nouveauté. Dès 1915, les jeunes des petites villes à qui on laissait la bride sur le cou avaient découvert l'intimité mobile que procurait l'auto offerte au jeune Bill pour ses seize ans afin de faire de lui un individu « autonome ». Les flirts poussés représentèrent d'abord une aventure désespérée, même dans des conditions aussi favorables, mais bientôt, diverses confidences ayant été échangées, l'antique commandement tomba. Et dès 1917 il était question de ces

tendres échanges, aussi délicieux que courants, dans n'importe quel numéro du *Yale Record* ou du *Princeton Tiger*.

Mais le flirt dans ses manifestations les plus audacieuses restait l'apanage des classes les plus fortunées; parmi les autres jeunes gens, les anciennes normes prévalurent jusqu'après la guerre, et un baiser valait toujours proposition de mariage, ainsi que de jeunes officiers devaient s'en apercevoir à leur grand désarroi dans des villes qu'ils ne connaissaient pas. Ce ne fut qu'en 1920 que le voile finit par tomber: l'Âge du Jazz était en fleur.

À peine les citoyens les plus respectables de la république avaient-ils repris leur souffle que la génération la plus folle, la génération



qui avait été adolescente pendant la période confuse de la guerre, écarta mes contemporains d'un coup d'épaule pour surgir en dansant sous la lumière des projecteurs. C'était là la génération des filles qui se rendirent célèbres sous le nom de *flappers*, la génération qui corrompt ses aînés et finit par présumer de ses propres capacités, moins par défaut de morale que par manque de goût. On nous permettra d'en avancer pour preuve l'année 1922 ! Elle représenta l'apogée de cette plus jeune génération, car, bien que l'Âge du Jazz ait duré plus longtemps, il fut de moins en moins l'affaire de la jeunesse.

La suite ressembla à une fête pour enfants qu'auraient confisquée les adultes, laissant aux enfants intrigués, et vaguement surpris, le sentiment d'être un peu négligés. Venu 1923, leurs aînés, las d'assister au carnaval avec une jalousie mal dissimulée, s'étaient aperçus que l'alcool faisait office de jouvence et, dans une immense et joyeuse clameur, l'orgie commença. [...]

En 1927, une névrose largement répandue commença à se manifester, reconnaissable au faible signal, pareil à un battement de pieds nerveux, de la popularité des mots croisés. Je me souviens d'un expatrié, comme moi, en train d'ouvrir une lettre émanant d'un ami commun qui le pressait de rentrer au pays pour se voir revitaliser par les qualités robustes et toniques du sol sur lequel nous étions nés. C'était une lettre énergique qui nous affecta tous deux profondément, jusqu'à ce que nous nous apercevions qu'elle portait l'en-tête d'une clinique neurologique de Pennsylvanie.

Certains de mes contemporains avaient alors commencé à disparaître dans la gueule enténébrée de la violence. Un camarade de classe tua sa femme avant de se suicider à Long Island, un autre dégingola « par accident » d'un gratte-ciel à Philadelphie, un autre en le faisant expérer d'un gratte-ciel à

New York. Un autre fut tué dans un bar clandestin de Chicago ; un autre fut battu à mort dans un lieu identique à New York et rentra en rampant au Princeton Club pour y mourir ; un autre encore se fit ouvrir le crâne par la hache d'un fou dans l'asile d'aliénés où il avait été interné. Et il ne s'agit pas là de catastrophes que j'ai eu beaucoup de mal à recenser : ces gens étaient des amis ; de plus, tout cela se passa non pas durant la dépression, mais en pleine période de prospérité.

Au printemps de 1927, quelque chose de brillant et d'étrange traversa le ciel comme l'éclair. Un jeune homme du Minnesota qui paraissait n'avoir aucun lien avec sa génération [Charles Lindbergh] accomplit un exploit héroïque, et l'espace d'un instant les gens posèrent leur verre dans les *country clubs* et les bars clandestins pour songer aux plus beaux de leurs rêves anciens. Peut-être existait-il un moyen de s'en sortir en prenant son envol, peut-être notre sang trop vif pouvait-il explorer des frontières dans l'immensité sans limites des airs. Mais à ce moment-là nous avions déjà presque tous d'autres projets, et l'Âge du Jazz continua sur sa lancée ; nous allions tous nous en jeter encore un petit.

Pour autant, il y avait de plus en plus d'Américains un peu partout dans le monde ; on aurait dit que nos amis étaient sans cesse en partance pour la Russie, la Perse, l' Abyssinie et l'Afrique centrale. Et dès 1928 Paris était devenu suffocant. À chaque cargaison d'Américains vomie par la prospérité, la qualité baissait, jusqu'à ce que vers la fin il y eût quelque chose de sinistre dans tous ces bateaux ivres. On n'y retrouvait plus les papa, maman, fiston et fille d'autrefois, infiniment supérieurs aux classes européennes correspondantes par leur ouverture d'esprit et leur gentillesse, mais des Neandertal ahurissants qui croyaient croire en quelque chose, quelque chose de très vague que leur avait laissé la lecture d'un misérable roman

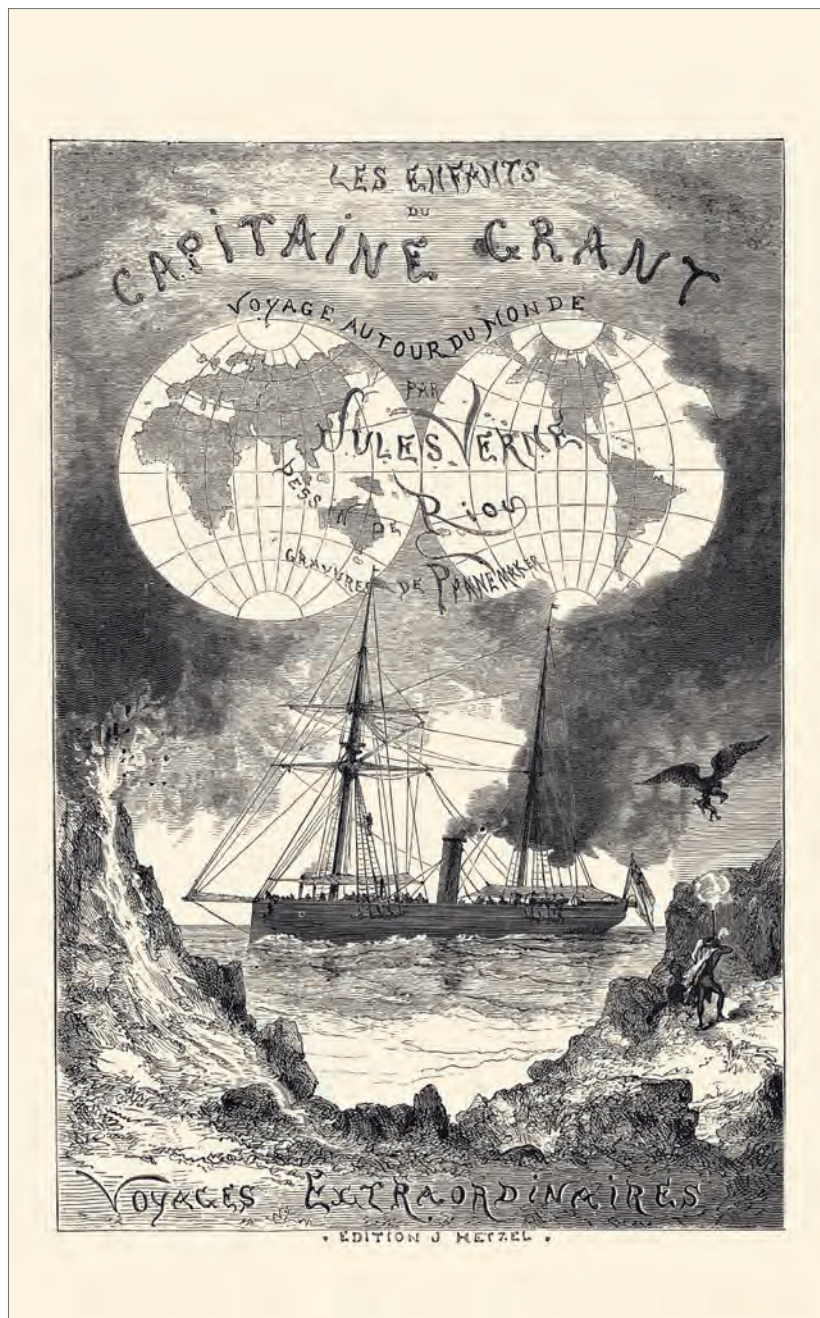
de gare. [...] Certains citoyens voyageant dans le luxe en 1928 et 1929 avaient, sous les dehors trompeurs de leur nouvelle condition, une valeur humaine équivalente à celle des pékinois, des bivalves, des crétins et des chèvres. [...]

[«L'orgie la plus coûteuse de l'histoire»] a pris fin voici deux ans, parce que la confiance absolue sur laquelle elle reposait pour l'essentiel a été puissamment ébranlée; il n'a pas fallu longtemps, alors, à cet édifice fragile pour s'effondrer. Et, deux années ayant passé, l'Âge du Jazz paraît aussi lointain que les jours qui précédèrent la guerre. C'était du temps emprunté, en tout état de cause: l'intégralité du décile supérieur de la nation vivait avec l'insouciance des grands-ducs et la désinvolture des danseuses de revues. Mais il est facile de jouer les pères-la-morale à présent, et il était agréable d'avoir une vingtaine d'années dans une période aussi pleine d'assurance et si libre de soucis. Même fauché, on ne s'en faisait pas pour l'argent, tant il y en avait autour de vous. Vers la fin, chacun a dû se débattre pour arriver à payer sa part, on faisait presque une faveur à ses hôtes en acceptant une invitation obligeant à de longs déplacements. Le charme, la notoriété, les bonnes manières tout simplement, pesaient plus que l'argent comme monnaie d'échange social. Rien que de merveilleux à tout cela, sauf que tout vit son épaisseur s'amoin-drir à mesure que les éternelles et indispensables valeurs humaines tentaient de recouvrir cet univers en pleine expansion. Des écrivains étaient tenus pour des génies sur la foi d'un seul livre, d'une seule pièce acceptables; exactement comme, pendant la guerre, des officiers ayant quatre mois d'expérience se trouvaient à la tête de centaines d'hommes, il y avait maintenant nombre de petits poissons régnant sur d'immenses aquariums. Dans le monde du théâtre, des productions

extravagantes devaient leur succès à de s vedettes de second ordre, et il en allait de même sur l'échelle de la politique où il était difficile d'intéresser des hommes de qualité à des postes de toute première importance et aux énormes responsabilités, importance et responsabilités excédant de loin celles de capitaines d'industrie mais ne rapportant que cinq ou six mille dollars par an.

Désormais, on se serre de nouveau la ceinture, et nous nous forçons à exprimer l'horreur qui convient à l'évocation de notre jeunesse dilapidée. Parfois, pourtant, un roulement fantomatique monte de la section rythmique, ou un murmure asthmatique des trombones qui me ramène d'un coup au début des années 20, au temps où nous buvions de l'alcool de bois et où, chaque jour, tout allait de mieux en mieux pour nous tous, alors qu'avait lieu une première tentative avortée de raccourcir les jupes, que les filles se ressemblaient toutes avec leurs robes courtes en lainage, que des gens que vous n'aviez aucune envie de connaître vous disaient «*Yes, we have no bananas*» et qu'il semblait ne falloir patienter que quelques années avant que les gens plus âgés s'écartent pour laisser ceux qui voyaient les choses telles qu'elles étaient gouverner le monde; et tout cela paraît tout rose et romantique à ceux d'entre nous qui étions jeunes en ce temps-là, car jamais plus nous n'éprouverons des sentiments d'une intensité comparable à l'égard du monde qui nous entoure.

F. SCOTT FITZGERALD.
Traduction de Marc Chénétier.



VOYAGES EXTRAORDINAIRES
—
LES ENFANTS
DU
CAPITAINE GRANT
—
VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

PAR
JULES VERNE
*Illustrés de 172 vignettes par Riou
Gravées par Pannemaker*



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL, ÉDITEUR
18, RUE JACOB, PARIS

—
Tous droits réservés.

Frontispice
de l'édition originale
in-8° des *Enfants
du capitaine Grant*
(Hetzel, 1868),
et page de grand titre
de la même édition,
recomposée
à l'identique par
Rosa Beaumont
(Interligne)
pour la Pléiade.



Jules Verne

Voyages extraordinaires

Les Enfants du capitaine Grant
Vingt mille lieues sous les mers

L'Île mystérieuse
Le Sphinx des glaces

Deux volumes sous coffret illustré | 505 illustrations | parution mai

Jules Verne, « lecture d'enfance » — soit. C'est bien ce qu'avait en tête Pierre-Jules Hetzel, l'heureux éditeur des « Voyages extraordinaires », tout en sachant (on l'imagine) que son fidèle auteur n'était pas homme à borner son génie. Sachant aussi déjà, peut-être, que parmi les écrivains « pour la jeunesse » celui-là aurait toujours une place à part.

À part : « l'air attentif et fiévreux d'un enfant qui lit un roman de Jules Verne » (Proust *dixit*) ne s'explique pas autrement. À peine parti pour son premier « Voyage extraordinaire », le jeune lecteur quitte les rivages du conte. Une forme de vie adulte est prête à l'accueillir, où les responsabilités côtoient dangers et merveilles, où les vérités scientifiques dévoilées confèrent au monde sa tangibilité de réel, sans lui ôter son mystère. C'est l'extase, celle dont parle Sartre dans *Les Mots*. Étrange, irremplaçable expérience de lecture. Elle demeure à jamais vivante dans le souvenir. On y songe comme à un paradis perdu — perdu et à reconquérir, car l'expérience est renouvelable. L'âge du lecteur et le poids de la vie peuvent bien donner au texte des couleurs nouvelles, la magie demeure. Selon Malraux, « le fond de tout, c'est *qu'il n'y a pas de grandes personnes* ». Verne, qu'il avait lu (et auquel le *farfelu* n'était pas étranger), l'aura conforté dans cette croyance.

Cette édition propose quatre romans, et plus de cinq cents gravures, indissolublement liées au texte : autant de fenêtres ouvertes sur le rêve. D'une part, la seule « trilogie » de l'œuvre (encore est-ce une trilogie *a posteriori*) : un voyage autour du monde, un voyage sous les eaux, et le long séjour des « naufragés de l'air » dans une île (apparemment) déserte. D'autre part, *Le Sphinx des glaces*, roman tardif et superbe, quête d'un pôle Sud alors inexploré ; il vient en quelque sorte compléter le roman d'Edgar Poe, *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, que Verne lut dans la traduction de Baudelaire. Poe, le « chef de l'École de l'étrange ». Baudelaire, l'auteur de « Voyage », toujours prêt à plonger « Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau* », et qui accola aux *Histoires* de Poe leur célèbre épithète, *extraordinaires*.

Voyage, inconnu, nouveau, extraordinaire... tout est dit. En intitulant ses propres livres « Voyages extraordinaires », Jules Verne signale discrètement, sous le patronage de Poe et de Baudelaire, que la modernité — la science, la technique, la machine en quoi il voyait une poésie du temps présent — comporte une part d'inassimilable, et que notre sûr pouvoir de dominer le monde se double d'une incertitude, qui peut être féconde ou fatale. Ce monde, Verne ne s'est d'ailleurs pas contenté de l'inventorier en géographe ou en technicien : il l'a peuplé des marques de ses rêves, et les vaisseaux qu'il a créés pour l'explorer franchissent sans peine les portes du réel. *Appareillons!*

Édition publiée sous la direction de Jean-Luc Steinmetz, avec la collaboration de Jacques-Remi Dahan, Marie-Hélène Huet et Henri Scepi.

Le premier volume contient : introduction, chronologie, note sur la présente édition ; *Les Enfants du capitaine Grant*, *Vingt mille lieues sous les mers* ; notices et notes. — N° 579 de la collection. 1 488 pages.

Le deuxième volume contient : *L'Île mystérieuse*, *Le Sphinx des glaces* ; notices et notes, bibliographie. — N° 580 de la collection. 1 264 pages.

Extrait de l'Introduction de Jean-Luc Steinmetz.

Avec zèle et application, les exégètes et lecteurs de Verne ont tenté (vainement) de dresser un panorama explicite de son œuvre. Comprenons bien que lui-même, pluriel comme le monde, n'a pas facilité la tâche de quiconque voudrait le ramener à une unité problématique. Et pourtant des « Voyages », dont l'extrême variété nous défie, se dégagent une impression, une allure, un horizon. Quoi qu'il en soit de ces explorations, spéculations, anticipations, filatures, guides universels déguisés, nous constatons Jules Verne : son savoir à la portée de tous, ses désirs profonds, sa sédentarité aventureuse, ses rêveries effrénées, ses fantaisies, le confortable excès de ce montreur qui « connaît la musique » et les intenses visions de ce prophète de fin des temps, de ce poète qui se veut sans rime, encore un que rongé l'ennui des heures quotidiennes et qui, contemplant la circonférence de son encrier ou les trains qui passent sous sa fenêtre, ne se lasse pas de partir un peu plus loin, dans l'espérance d'un point final auquel succédera bientôt la majuscule initiale du livre suivant. En route vers ce qui est recherché avec une ardeur invincible : un homme, une terre, un objet idéal (« solitude, récif, étoile », disait Mallarmé), le lecteur se confie avec délice au courant de l'écriture, conscient d'être voué à une forme d'inéluctable que lui réserve la providence ou l'infortune. Que signifie ce courant auquel on s'abandonne ? Quels sont les motifs de cet élan irrésistible ? Évidemment, première réponse, la plus utilitaire de toutes : satisfaire aux termes du contrat passé avec Hetzel. Mais, plus sûrement, poursuivre le travail d'écriture qui, en réalité, correspond au plus fol engagement sur les pistes de l'évasion, du rêve (appelez ça création, *poïésis* à tout prix, au-delà de toute nécessité). En suite de quoi une vision nous enveloppe à l'instar d'un mirage, comme sur les illustres couvertures rouges ou polychromes. À coup sûr, en quelque endroit du globe que l'on atteigne, la mer bat de son ressac un rivage, familier ou sauvage. En un coin se dresse un volcan, terrible jouet d'enfant dont Verne ne saurait se passer. Ne l'oublions pas, Verne, dessinant l'île mystérieuse, s'est refusé à lui conférer une allure avenante. Il a présenté presque offensivement le tracé de quelque monstruosité sous-jacente. C'est que le roman d'aventures manœuvre des invariants, parmi lesquels la présence réitérée d'une menace.

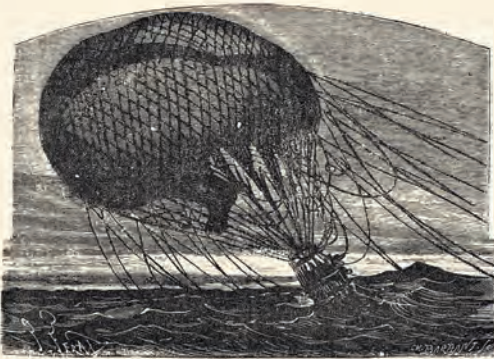




LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES
COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE
PAR
JULES VERNE

ILLUSTRÉE DE 154 DESSINS PAR FÉRAT
GRAVÉS PAR BARBANT



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB
PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Frontispice de l'édition originale in-8° de *L'île mystérieuse* (Hetzel, 1875), et page de grand titre de la même édition, recomposée à l'identique par Rosa Beaumont (Interligne) pour la Pléiade.

Album Jules Verne

par François Angelier



Verne !

Jules Verne !

Tentez l'expérience ! À peine prononcé le nom de cet auteur de près de deux cents romans, nouvelles, poèmes, essais, pièces de théâtre, livrets d'opérettes et d'opéras-comiques, volumes d'histoire et de géographie, tout juste énoncé le patricien de ce patriarche universel des récits d'aventures et d'explorations, un phénomène étrange se produit : ce ne sont pas des mots, quelques phrases ou bribes de récit, l'élan d'un chapitre qui surgissent à la mémoire, mais des images. Des images, encore et toujours des images. Un lâcher énorme d'images en tout genre, un colossal carnaval visuel et tourbillon rétinien qui viennent gaver l'œil et saturer la mémoire.

[...] Cas unique dans l'histoire des Lettres françaises que ce Jules Verne dont l'œuvre écrite avoue un lien « siamois », inopérable, avec l'illustration : parasitisme ou dépendance amoureuse. Jumelage, seul de son espèce, d'un texte et de son illustration. D'où l'évidence de cet album où les images émanent du texte, s'échapperont des lignes, tournoyant autour d'elles comme nuées d'oiseaux de mer piaillant entre les vergues ou rôdant à l'entour des cheminées transatlantiques.

François Angelier

PARUTION MAI

Volume relié pleine peau sous coffret illustré

format : 105 x 170

nombre de pages : 320

nombre d'illustrations : 318 NB et couleur

collection « Album de la Pléiade » n° 51

Conçu et réalisé spécialement à l'occasion de la Quinzaine de la Pléiade 2012, l'Album Jules Verne est gracieusement offert par les libraires pour tout achat de trois volumes de la Pléiade, du 15 mai au 31 mai 2012*.

* Chez les libraires participant à la promotion et dans la limite des stocks disponibles.